

# *Escapade à Bourg*



Photo A. Cottet



**UTL Blaye**

Conférences organisées par  
l'Université du temps libre de Blaye  
le 2 avril 2022

# Escapade à Bourg

conférences proposées le 2 avril 2022  
par l'Université du temps libre de Blaye

## Sommaire

Avant-propos .....	p. 7
<b>Christiane Pioda</b> .....	p. 9
Quatre chalands en béton armé construits à Bourg	
<b>Marc Martinez</b> .....	p. 21
François Daleau et la préhistoire à Bourg	
<b>Yves Schevappe<sup>†</sup></b> .....	p. 41
Un jour de guerre en culottes courtes au temps des berles	
<b>Sylvie Termignon</b> .....	p. 47
Une découverte majeure en Gironde, le fonds du carrossier Bellion, archives et matériels	
<b>Christophe Meynard</b> .....	p. 61
Émile Couzinet, un réalisateur bien bourquais	
<b>Françoise Civray</b> .....	p. 71
La pêche à Bourg au xx <sup>e</sup> siècle	
Conclusion .....	p. 91

## Avant-propos

Découvrir et partager sont les maîtres mots de l’Université du temps libre de Blaye (UTLB). Cette association offre à chacun les moyens d’entretenir son patrimoine intellectuel et d’enrichir son savoir. Dans un climat convivial, l’UTLB propose à ses adhérents d’acquérir des connaissances, de pratiquer des activités et des sorties culturelles ou artistiques animées par des personnes qualifiées. Elle permet de se cultiver dans un esprit de laïcité, d’ouverture aux autres, de solidarité et d’amitié.

Au-delà des conférences et autres activités proposées toute l’année, il nous a paru nécessaire d’aller au plus près des habitants, là où ils apprennent, là où ils échangent, là où ils vivent.

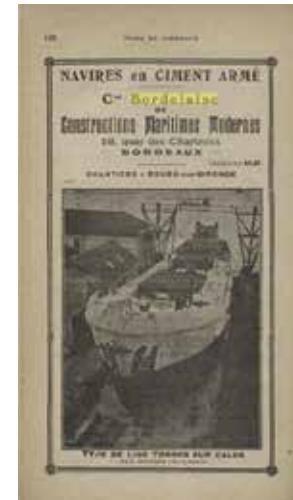
Chaque village possède des personnes-ressources qui ne demandent qu’à partager leur passion et leurs connaissances. Des érudits locaux se sont également penchés sur des aspects parfois éloignés des préoccupations des universitaires. L’UTLB voit là une opportunité pour sensibiliser à la culture locale et créer l’occasion d’une rencontre. Le 2 avril 2022, c’est le village de Bourg qui a été choisi pour cette “Escapade”. Mais «les paroles s’envolent» ; il nous a donc paru souhaitable de garder une trace écrite de ces interventions ; c’est l’objet de cette publication.

**Alain Cotten**  
président de l’UTLB

## Quatre chalands en béton armé construits à Bourg

Nous connaissons tous Bourg, son histoire, son vin, ses maisons anciennes, sa citadelle, le port...

Place du District, nous nous sommes tous accoudés pour admirer la rivière, les toits des maisons du port, la piscine... La piscine occupe l'emplacement des cales de radoub des chantiers navals David qui construisaient des gabares. C'est ici qu'ont vu le jour le *Vaillant Boer* et le *Surcouf*, deux superbes gabares. C'est aussi là qu'entre 1918 et 1922 ont été construits quatre bateaux en ciment\* par la "Compagnie bordelaise de construction maritime moderne".



\* Il s'agit de bateaux en béton, mais l'usage fait qu'on les nomme "bateaux en ciment". (NDLR)

## Histoire des bateaux en ciment

C'est loin de Bourg, dans le Var, que naît le premier bateau en ciment.

Joseph Louis Lambot, après des études d'ingénieur à Paris, revient dans le Var pour tenir l'exploitation familiale. En 1845, pour ses besoins, il construit des caisses à oranges en fil de fer qu'il recouvre de ciment puis, avec les mêmes matériaux, il construit un petit bateau qu'il met à l'eau sur le petit lac de Besse-sur-Issole (Var). Cette barque a été brevetée le 30 janvier 1855 et présentée avec un grand succès à l'exposition universelle de 1855 à Paris. Elle est toujours visible au musée de Brignoles.



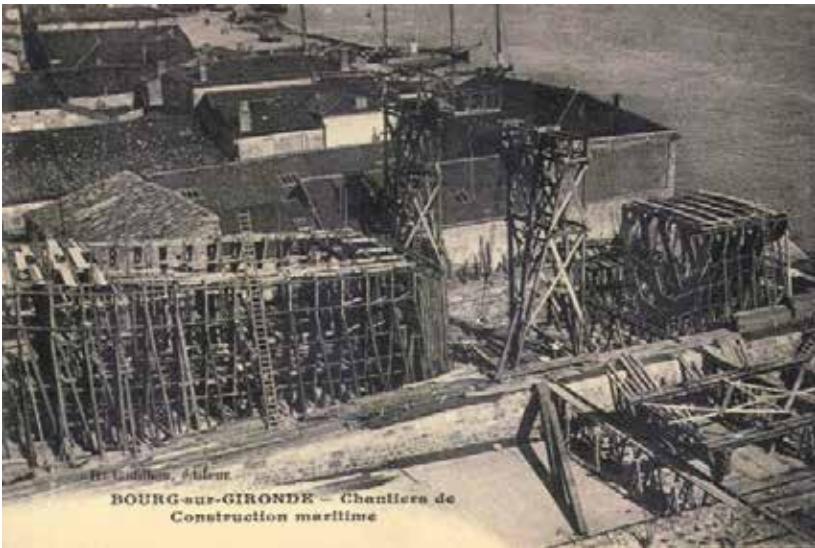
L'intérêt est tel que des compagnies du monde entier se lancent dans l'aventure. En France, à la fin de la première guerre mondiale, la pénurie de matériaux stimule la

construction de ces coques en béton armé en substitut aux coques en acier. C'est l'apogée de la construction massive de ces grands navires, comme ce cargo en ciment armé de 4552 tonnes construit à Saïgon. En janvier 1919, l'État français commande 102 remorqueurs de types différents et 150 chalands en béton armé ou en acier; les uns de 500 à 650 tonnes, les autres de 1000 tonnes de chargement utile. Ces chalands sont destinés au transport du charbon de Grande-Bretagne en France, tractés par des remorqueurs de 1000 CV.

Beaucoup furent construits au Havre, mais aussi à Morlaix, Harfleur, Brest, Saint-Nazaire, Lorient, **Royan** et Bourg. Ces constructions de 800 tonnes pouvant transporter de 10 000 à 11 000 tonnes de matériaux nécessitaient une main-d'œuvre importante et des infrastructures imposantes. La chaudière se trouvait à l'avant et l'équipage était installé à l'arrière, séparés par des cloisons étanches. Les frais d'entretien étaient réduits, car sans peinture et carénage inutiles. Il en fut construit à Harfleur, Le Havre, aux Chantiers normands, suivant le système Lossier (ingénieur en béton armé); à Rouen suivant le système Freyssinet (ingénieur). Des chalands fluviaux furent également construits pour assurer l'acheminement du charbon entre Le Havre et Paris.

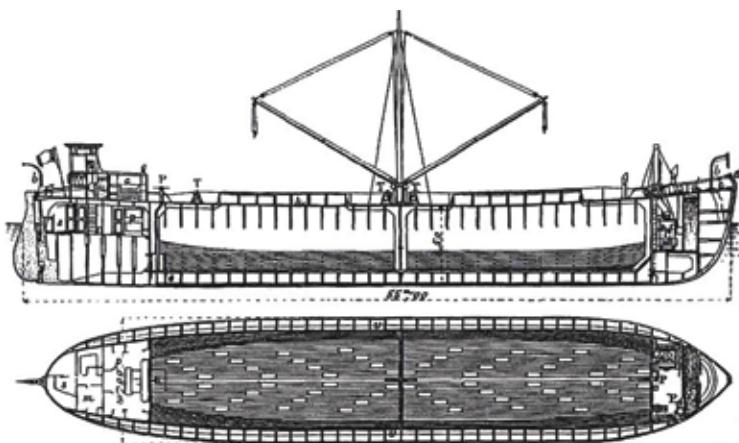


Ci-contre et page suivante,  
le chantier naval de Bourg.



Les dimensions générales des chalands maritimes (ci-dessous) sont :

longueur ..... 55 m  
largeur hors tout ..... 10 m  
tirant d'eau en charge .. 5,25 m

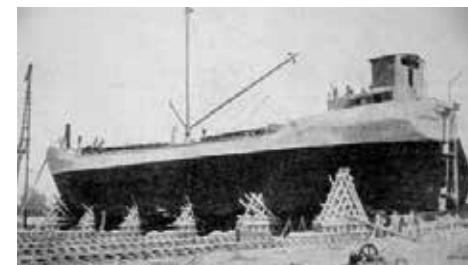


Pour les chalands fluviaux :

longueur .....	50 m
largeur .....	10,65 m
tirant d'eau .....	5,17 m

Ce sont les méthodes générales de la construction en ciment armé qui furent appliquées. Les dimensions sont à peu près celles des chalands en tôle, moins effilées à l'arrière en raison de l'impossibilité de réaliser des arêtes vives en maçonnerie.

La fin de la guerre a arrêté ce projet, 36 chalands entrèrent en service. Il s'agit de chaland 1 000 tonnes environ dont 33 en ciment armé et les autres en acier. Certains de ces remorqueurs ont été utilisés pour mettre en place la première organisation de sauvetage, par l'Union française maritime avec *Le Puissant* à Brest, *L'Orage* à Saint-Nazaire, *Le Cyclone* à Royan, *L'Obstiné* à Marseille.



### Les bateaux en ciment de Bourg

Le 24 avril 1918, la "Compagnie bordelaise de construction maritime moderne", représentée par monsieur Pierre Genvre, entrepreneur de travaux publics, achète à madame

Seissan de Marignan née de Bechade, l'ensemble du château de la Citadelle, le tout pour une surface de 7 hectares. Entre le pied du château et la Dordogne, cette entreprise de construction navale va profiter des cales de l'ancien chantier pour creuser deux grandes cales de radoub [illustration ci-dessous] et fabriquer, sur les plans de l'ingénieur Freyssinet, deux bateaux en ciment armé. Le gouvernement français (marine marchande) commande quatre chalands de haute mer, de 1 100 tonnes de chargement et de 50 mètres de long entièrement gréés et ne pesant que 800 tonnes.

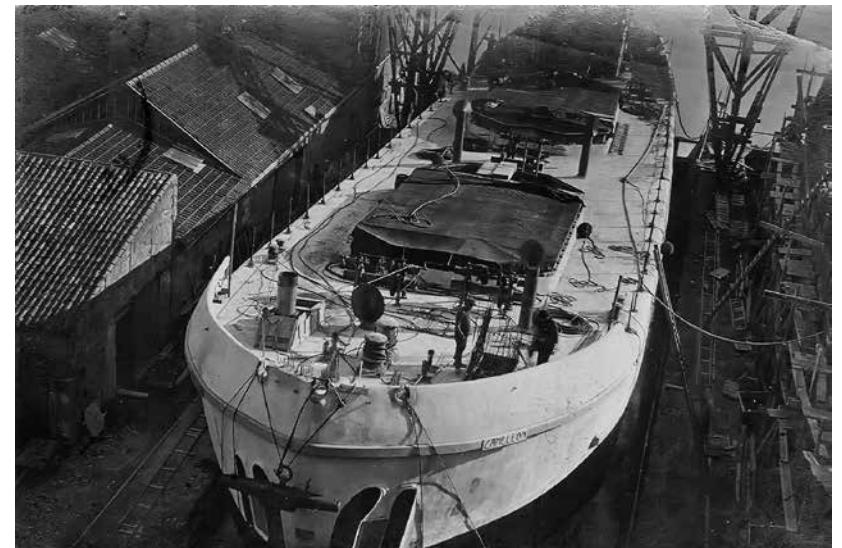


## Leurs vies

### **Le Caméléon**

Le 22 février 1920, une première tentative de lancement échoue. L'assistance amusée par cette première manquée le surnomma le “Reste à terre”. L'opération fut renouvelée

et il a pris la mer le 21 mars 1920. En juin 1920, il est amarré à Bordeaux, quai Louis XVIII, face aux colonnes rostrales en faisant l'admiration des Bordelais. Il est utilisé pour le transport de sel qui alimentait les morutiers ou pour le transport d'autres matériaux. Il fut remorqué par les Allemands en 1940, sans doute pour servir d'entrepôt à charbon (?), et remorqué vers le bassin d'Arcachon. Devant l'agitation des passes et la puissance des vagues, les élingues de l'ensemble remorqué se cassèrent et le *Caméléon* vint s'échouer sur la plage, au pied de la dune du Pyla. Il apparaît sur des photos aériennes dès 1941. Il est probable que son échouage date de fin 1940. Il eut une deuxième vie, le jour, il était un point de pêche pour taquiner le bar ; la nuit, il servait de dépôt aux contrebandiers (cigarettes ?). Brisé, il fut recouvert par les flots en 1978. L'érosion maritime, le



vent et les tempêtes aidant, le *Caméléon* glissa peu à peu vers les fonds. Il se présente maintenant en trois parties, le gaillard d'avant et d'arrière séparés du reste de l'épave qui gît entre 22 et 26 mètres de fond et fait aujourd'hui le bonheur des plongeurs.

### **Le Crocodile**

Le 28 mars 1920, le deuxième bateau, le *Crocodile* bénéficia d'une mise à l'eau plus technique avec l'apport de puissants vérins. Amarré à Bassens, il a servi de silo à grains. Il est vendu en 1950 à un belge, Georges de Caluwe, fut rebaptisé *Ulienspiegel*, sous pavillon Panama, pour établir une radio libre, Radio Anterwpen. Pris dans une tempête fin 1962, il alla s'échouer sur la plage de Cadzand en Hollande.



### **La Salamandre**

Construit en 1921, il aurait fini sa carrière en mer Noire, du côté des côtes de Crimée.



### **L'Alligator**

Le dernier de la série de quatre, il est construit en 1921. On le retrouve lui aussi à quai à Bassens, réduit à l'état d'entre-pôt à sel pour les morutiers ou pour certains à silos à grains. Il y avait une installation de mâts de charge pour faire le transbordement de péniche à chaland et de chaland à morutier. Réquisitionné par les Allemands en 1940, il fut sabordé par ces derniers devant la digue à Macau pour obstruer l'entrée du port de Bordeaux.



## Et pour finir

Sans doute l'idée de ces bateaux en ciment n'était pas si géniale puisque la construction fut assez rapidement arrêtée, la plupart des bateaux furent désarmés, surtout au Havre. Certains se sont retrouvés dans la flotte des Ponts et Chausées ou ont servi comme ateliers ou entrepôts flottants.

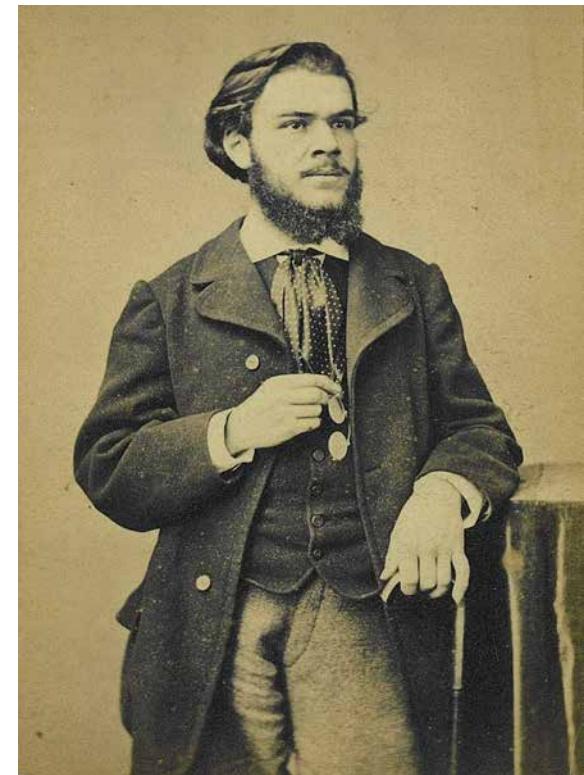
En 1938, la Compagnie bordelaise de construction maritime moderne revendit ses installations à la Cibourg société Florgaz. Cette société se propose de construire des entrepôts souterrains et protégés des pétroles du Sud-Ouest. On vit alors d'autres sortes de bateaux : des petits pétroliers et cargos.

Les caves à pétrole situées sous la Citadelle sont visitables.

**Christiane Pioda,**  
présidente du Cercle historique des pays de Bourg

## François Daleau et la préhistoire à Bourg

François Daleau : 1845-1927 (Bourg)



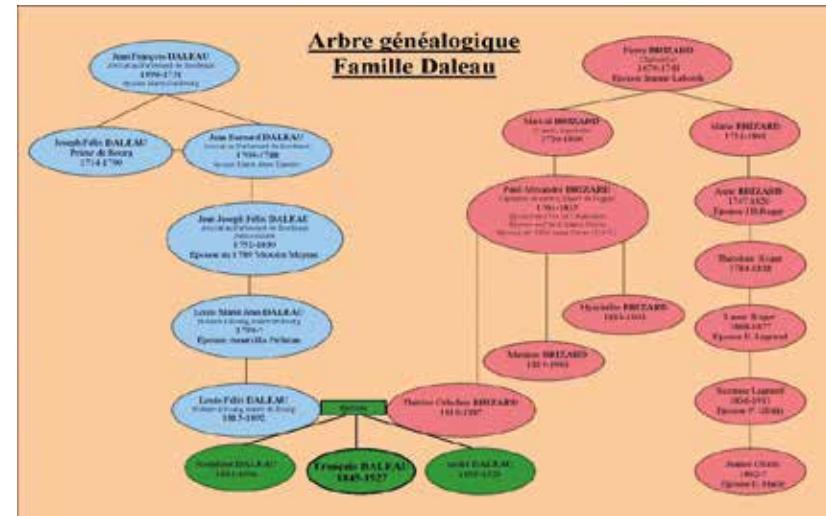
Évoquer Bourg, c'est aussi et bien sûr parler de François Daleau. Parler de François Daleau c'est aussi et évidemment évoquer Bourg tant ces deux entités sont indissociables.

Il est amusant de constater que le thème de cette courte présentation est dû à un quiproquo. En effet, lorsque Jacques Castera, de l'Université du temps libre de Blaye, m'a sollicité, il me dit, je le cite : « Pouvez-vous nous parler de François Daleau et de la grotte de Bourg ». Je lui répondis aussitôt en lui demandant de quelle grotte il s'agissait. « De Pair-non-Pair » me dit-il. Pair-non-Pair étant située à Prignac-et-Marcamps, je mis à profit cette petite confusion pour dire qu'à Bourg deux autres grottes préhistoriques avaient été également fouillées par François Daleau et que l'occasion était toute trouvée pour enfin parler de la caverne du Boucaud et de la cave de l'Abbaye.

François Daleau, le talent à l'état pur

Né le 11 juin 1845 à Bourg, issu d'une vieille famille bourquaise, les Daleau, où depuis le XVII<sup>e</sup> siècle les hommes embrasseront les carrières juridiques (avocats et notaires), et d'une autre très ancienne famille au patronyme célèbre, les Brizzard dont le nom est toujours connu aujourd'hui grâce à la célèbre liqueur Marie Brizzard. Du mariage de Louis Félix Daleau, notaire qui fut également maire de Bourg, et de Thérèse Céladine Brizzard, naitra trois enfants : Joséphine (1841-1906), Hyacinthe François (1845-1927) et André (1858-1926).

François effectuera ses études au collège privé de Blaye de 1857 à 1860. Cependant de terribles douleurs aux jambes



et surtout aux genoux vont mettre un terme à son cursus scolaire.

De 1860 à 1864, il effectuera de nombreuses cures hydrothérapeutiques pour soigner vraisemblablement ses rhumatismes infectieux. Il est acquis aujourd’hui qu’il souffrait probablement du mal de Pott.

Il réussira à éviter une opération chirurgicale compliquée, ce qui l'obligera à s'appuyer tout au long de sa vie sur deux cannes pour l'aider à marcher.

Commis-négociant dans le commerce des merrains (fabrication des barriques) chez son oncle Maxime, à Bourg, il se consacre également, avec son frère André, aux travaux vitivinicoles des propriétés familiales.

Ces problèmes de santé vont certainement déclencher chez lui le goût de l'étude, de la recherche et de la

méthode archéologique. Son absence de diplômes ne va pas l'empêcher de côtoyer les plus grands scientifiques de l'époque et d'apprendre encore et toujours :

- la géologie avec le professeur Roulin ;
- la zoologie avec E. Harlé ;
- la conchyliologie et l'ethnologie avec J. B. Gassies qui fut le premier conservateur du musée de préhistoire de Bordeaux et avec qui il fouilla notamment la grotte des Fées et l'abri de Jolias à Marcamps ;
- l'archéologie avec E. Cartailhac
- et l'anthropologie avec P. Broca.

La découverte le 6 mars 1881 de la grotte de Pair-non-Pair à Marcamps à quelques kilomètres de Bourg, l'occupera durant une trentaine d'années et lui permettra d'avoir une grande notoriété dans le monde scientifique de l'époque même si son immense modestie et son origine "rurale", autrement dit non parisienne, l'empêcheront d'avoir une reconnaissance digne de ce nom. La rigueur absolue dont il fera preuve à chaque journée de fouilles lui permettra de mettre au jour plus de 15 000 outils en os, ivoire, silex et environ 6 000 ossements animaux. Ces éléments conjugués permettent de démontrer une occupation préhistorique de ce site qui va s'échelonner de – 80 000 ans à – 18 000 ans, soit près de soixante mille années de fréquentation humaine.

Outre ces éléments majeurs d'industries lithique et osseuse, ce sont surtout les figurations animales gravées sur les parois qui permettront à François Daleau et à l'unique caverne ornée de Gironde d'obtenir ses lettres de noblesse. Il est aujourd'hui possible d'affirmer sans controverse que ces gravures, initialement mises en peintures (rouge et noir),

appartiennent à la culture aurignacienne (- 32 000 ans avant notre ère). Il est donc admis de les considérer, à ce jour, comme faisant partie d'une des toutes premières formes d'expression artistique de l'humanité.

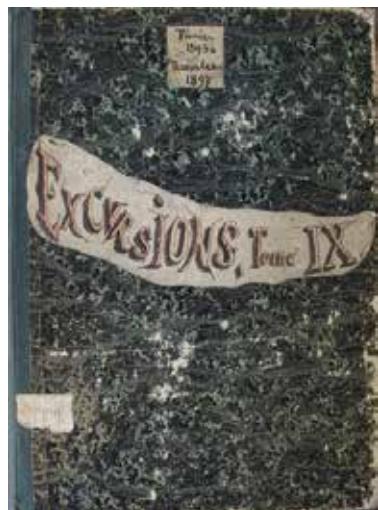
L'obstination dont fera preuve François Daleau pour assurer la conservation de Pair-non-Pair et sa transmission aux générations futures reste en tout point exemplaire. Grâce à lui, elle deviendra propriété de l'État (ministère de la Culture) et classée Monument historique dès le 20 décembre 1900.



L'*Agnus Dei*, célèbre gravure de la grotte de Pair-non-Pair

## François Daleau : du champ de fouille au “carnet d’excursions”

Contrairement aux habitudes de l’époque où, en cette fin du xix<sup>e</sup> et début du xx<sup>e</sup> siècle, la fouille archéologique préhistorique est davantage intéressée par la collecte du bel objet et où la pièce rare devient un objet de commerce, François Daleau restera parmi les premiers à tout noter, mais aussi à dessiner avec une précision étonnante, l’ensemble de ces journées de fouilles, les lieux découverts et les objets mis au jour dans ces désormais célèbres “carnets d’excursions”.



C'est donc dans ces documents exceptionnels qu'apparaît pour la première fois la mention des deux grottes de Bourg, totalement méconnues : la caverne du Boucaud et la cave de l'Abbaye.

## La caverne du Boucaud.

C'est au cours de dix excursions, autrement dit en dix journées de fouilles, échelonnées entre le 13 mars 1893 et le 10 avril 1896, que sera effectuée l'étude de ce site. Voici ce qu'il nous en dit :

« Le Boucaud, Château du Bousquet, commune de Bourg, le 12 mars 1893 : MM. Toulouse frères de Bourg, m'ont donné deux morceaux de mandibules, un humérus et fragment d'os iliaque d'hyène qu'ils avaient recueillis dans des terres à l'intérieur de la carrière dite La Vienne Clotte, propriété du Bousquet, chez Monsieur Henri de Barry, commune de Bourg. Ces messieurs ont trouvé ces débris osseux en cherchant des gîtes de blaireaux. Le même jour, vers trois heures du soir, je me suis rendu au Bousquet avec mon ami Paul Guiard pour voir le gisement quaternaire d'où avaient été extraits ces os fossiles. J'ai vainement cherché dans la Vienne Clotte, mais à peu de distance de son ouverture (du côté ouest), j'ai recueilli dans le talus, dans des terres très probablement remaniées, un calcaneum de cheval. Cet os doit être ancien, comme l'indiquent des incrustations calcaires dont il était recouvert par places. Près de là, sur un tas de moellons j'ai ramassé un moule de chancre fossile en calcaire tertiaire.

À mon arrivée à Bourg, M. Toulouse m'a dit que le gisement était à une certaine distance à droite en entrant dans la Vienne Clotte dans l'obscurité et que, par conséquent, il fallait se munir de lumière. C'est ce que je me propose de faire dès que j'aurai reçu de M. H de Barry, à qui j'ai écrit, l'autorisation de faire des recherches. »

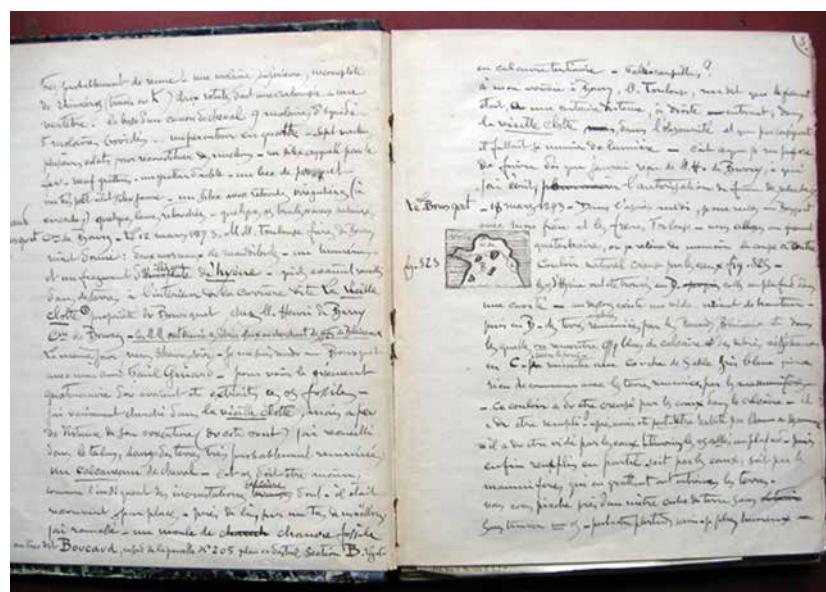
Daleau va être très vite convaincu que cette caverne est en fait un repaire d'hyènes, fragment de crâne, mandibule, molaires et coprolithes mis au jour ne peuvent bien sûr que le confirmer.

« Le Bousquet, 9 juillet 1895 : [...] longueur totale déblayée 8,50 mètres. Cette fente doit être beaucoup plus longue, mais elle est obstruée par les terres aux deux extrémités.

[...] Je voudrais bien vider cette ou ces fentes. À l'intérieur ce serait très probablement dangereux et à l'extérieur ce serait couteux [...]»



Carnet d'excursion de François Daleau



### Il trouva des restes d'oiseaux



Divers oiseaux  
Caverne de Boucard  
Jura, Bourg (Suisse)

### Des indices de la présence d'Hyène des cavernes



Hyaena spelaea  
Géel

Des restes de Loup



Et d'Ours des cavernes



Du Loup, de l'Ours, de l'Hyène des cavernes, du Cervidé, mais aussi de l'Antilope saïga autant d'éléments permettant d'évoquer un climat sec aux hivers très froids tels qu'ils devaient donc l'être à Bourg il y a environ quinze mille ans.

## La cave de l'Abbaye

Nous sommes ici quasiment cinq années avant son décès, mais Daleau continue le travail. Pour cette ultime découverte, ce sera en douze excursions du 20 décembre 1921 au 4 mars 1923 que la fouille s'opérera.

«Cave de l'Abbaye à Bourg, le 20 décembre 1921.

Faisant enlever des débris de calcaire et des terres de l'intérieur de la Clotte (carrière), aujourd'hui cave à vin mousseux, j'avais recommandé à Borderie de recueillir avec soin les silex, os et autres objets qu'il pourrait trouver dans ces terres. Je lui fis cette recommandation, car dans mon enfance j'avais vu sur ce point de petits ossements que je pris pour des restes de repas des renards.

Le plafond de la carrière de ce côté sud ne porte pas de traces de pic des carriers et présente comme un vaste abri peut-être habité par des troglodytes (?)

Je ne m'étais pas trompé. Borderie retire de ces terres et débris 2 lames de silex taillées et une phalange de chevreuil ou de chamois (?) et un fragment de poterie peu ancien.»

«Cave de l'Abbaye de Bourg, le 3 janvier 1922.

De 2 heures à 4 heures, je fouille entre les deux piliers bâtis à l'extrême sud de la carrière. Il y a un petit espace vide entre le plafond et les terres qui me paraissent remaniées. Borderie fait une tranchée étroite vers le centre. Il rencontre un gros bloc à droite, qui paraît reposer sur les débris de calcaire. Objets recueillis dans la couche supérieure : quelques débris de poterie mince, peu anciens, un squelette de [?], coquille d'hélix qui probablement vient de l'extérieur.»

« Cave de l'Abbaye, le 12 janvier 1922

En transportant les débris Borderie trouve un os, partie inférieure d'un canon antérieur droit d'un Cervus (un peu moins épais que celui d'Elaphus de Pair-non-Pair). Dans l'après-midi Monsieur Basse-reau fait dégager les débris au sud du pilier à gauche. On en retire des débris de poterie faite au tour relativement peu ancienne.»

« Le 24 janvier 1922

Borderie extrait d'une couche d'argile un canon postérieur gauche de saïga (?), brisé par lui. La partie supérieure manque.»

« Le 27 janvier 1922

Broderie fouille encore et extrait d'une couche d'argile brune un silex taillé, une avant-dernière phalange de Bos, un maxillaire inférieur gauche de (?), des débris de crâne d'un petit mammifère (oiseau?) et des fragments d'os en mauvais état de conservation.»

« Le 26 avril 1922

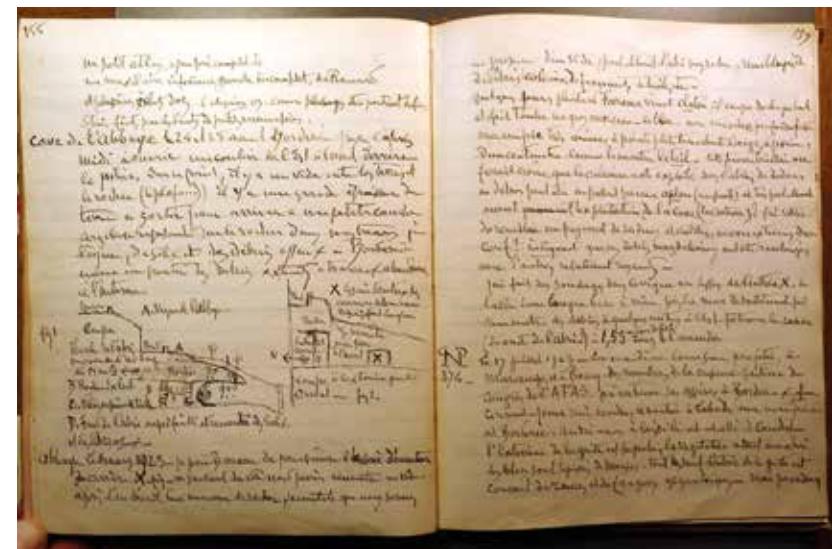
Avec Borderie, nous profitons des pluies incessantes pour reprendre la fouille de la Cave de l'Abbaye. Nous explorons la couche d'argile reposant sur le calcaire (le sol de l'abri ?), la couche de 10 à 40 centimètres, couverte d'une grande épaisseur de débris allant jusqu'à la voie naturelle. Je reste là près de deux heures. Nous avons fouillé le côté droit en regardant le midi entre les deux piliers. Je crois qu'il n'y a pas de danger d'écroulement de ce côté-là, car il y a du vide entre le plafond et les débris amoncelés.

Borderie s'arrête à 11 heures et reprends à deux heures et demie jusqu'à quatre et demi.

Objets recueillis :

Une lame de silex, une deuxième phalange de Bos, une deuxième phalange de Bos divisée en deux parties plus forte que celle recueillie le 27 janvier dernier, un fragment de mandibule droite avec deux dents. Ces dernières identifient absolument la Saïga Tartarica.

Un canon inférieur gauche (brisé, il manque la partie centrale) de Saïga, une droite deux gauches, la partie moyenne et inférieure (la tête manque) d'un tibia gauche en connexion avec son calcanéum (je les ai collés) de Saïga (?). Une omoplate gauche de Saïga, un petit atlas incomplet de [?].



Présence de Cerf.



Traces de Chamois

et de Sanglier



Mais aussi d'Antilope saïga



Un maxillaire gauche incomplet de renard et plusieurs éclats d'os (plusieurs os, canons, phalanges, etc.), portent de fines stries faites par les dents de petits mammifères.

«Abbaye, le 4 mars 1923

Je prie Bonneau de poursuivre l'ouverture de carrière. En sondant du côté nord, j'avais rencontré un vide après l'enlèvement d'un morceau de rocher. Je constate que nous sommes en présence d'un vide, probablement l'abri sous roche, remblayé de débris de calcaire, de fragments de tuiles, etc.

Quelques jours plus tard, Fareau vient clouter. Il coupe de chaque bout et fait tomber un gros morceau. Ce bloc, avec des encoches profondes faites avec un pic très ancien à pointe plate tranchante, est large d'à peine un centimètre comme le montre le tail. Cette pierre taillée me ferait croire que le calcaire a été exploité sous l'abri de dedans en dehors, peut être en passant par un aplomb (un puits) et très probablement avant l'exploration de la cave (la carrière). J'ai retiré du remblai un fragment de radius et de cubitus en connexion de cerf (?) indiquant que les débris magdaléniens ont été mélangés avec d'autres relativement récents. J'ai fait des sondages dans la vigne au-dessus de l'entrée X à l'aide d'une longue barre à mine, près du mur de soutènement. J'ai rencontré des débris à quelques mètres à l'est. J'ai trouvé le rocher (la voute de l'abri ?) à 1m55... du rang de l'amandier.»

Ici, s'achève la dernière fouille de Daleau.

Même si ces deux grottes paléolithiques bourquaises ont évidemment beaucoup moins d'importance que la grotte de Pair-non-Pair, elles révèlent quand même le passage et la présence des hommes et femmes de la préhistoire. Elles indiquent également que les abris sous roche et autres cavernes existaient bien et que leur nombre devait être conséquent. Malheureusement, l'exploitation massive de la pierre calcaire en carrières souterraines ou à ciel ouvert a détruit à jamais ces traces d'une occupation multimillénaire.

L'ensemble des produits de fouilles, après étude minutieuse, comparaison et classement sont rangés et conservés au Chalet de l'Abbaye, véritable musée préhistorique et ethnographique qui sera visité du temps de François Daleau par des scientifiques, mais aussi par de simples passionnés et amateurs venus du monde entier.



François DALEAU  
1845 - 1927

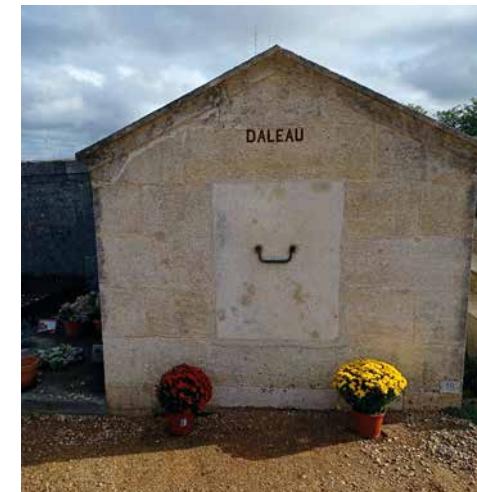
À son décès, le 26 novembre 1927 et selon sa décision testamentaire l'ensemble de ses collections sera légué à la Ville de Bordeaux. Elles sont aujourd'hui réparties entre le Musée d'Aquitaine [industries lithique et osseuse préhistoriques, protohistoire, antiquité, ethnographie...] et le Museum d'histoire naturelle de Bordeaux pour, essentiellement, les éléments de faune.

Ces fameux carnets, "Excursions", conservés eux aussi dans les réserves du Musée d'Aquitaine et très difficilement accessibles au plus grand nombre viennent (enfin !) d'être publiés chez la grande maison d'édition Jérôme Million avec en parallèle et chez le même éditeur l'ouvrage écrit par Marc Groenen, professeur de philosophie et de préhistoire à l'Université Libre de Bruxelles. Le titre à lui seul révèle qui était véritablement notre archéologue bourquais et lui rend ainsi le plus beau des hommages : *François Daleau, fondateur de l'archéologie préhistorique*.

### Marc Martinez

Administrateur des sites préhistoriques de la vallée de la Vézère et de la grotte de Pair-non-Pair

Il est enterré à Bourg où une stèle est dressée à sa mémoire.



## Un jour de guerre en culottes courtes au temps des berles

*Le temps des berles appartient aux natifs de Bourg qui, comme Yves Schevappe, avaient 10 ans en 1930.*



À cette époque, la partie de berles était notre jeu préféré. Qu'elles soient en pierre, en marbre, en verre ou en terre, les premières provisions de berles, de billes étaient souvent dues à la générosité du Père-Noël.

Ensuite, au gré des pertes, dépendant de l'adresse ou plutôt de la maladresse de chacun, nous devions nous réapprovisionner à l'épicerie Grillet rue du 4 septembre.

Le jeudi matin, jour de relâche ou presque, que l'on soit de la ville, du port ou bien de la campagne, nous étions tous convoqués pour le catéchisme.

Nous nous retrouvions donc tous sur le District, les poches garnies de billes pour engager sans tarder des parties de «triangle», notre jeu favori; sourds aux appels répétés depuis la sacristie, de monsieur le curé, à cheval sur l'horaire.

Bien que le jeu du triangle soit individuel, la rivalité des deux clans : celui de la ville et celui du port ne pouvaient pas passer inaperçus en observant les manœuvres pour favoriser les joueurs de son camp, ou tailler quelques croupières à celui du camp opposé tout en respectant la règle du jeu. En somme, un exercice pacifique, la victoire où la défaite s'évaluait en nombre de berles gagnées ou perdues.

Mais après la leçon de catéchisme, l'engagement des deux clans rivaux devenait plus confidentiel lors de la partie de rugby qui se jouait entre l'église et le bâtiment des postes.

Faute de ballon dont le prix n'était pas à la portée de toutes les bourses, nous enroulions quelques bérrets pour faire une grosse balle, puis nous les ficelions à l'aide de quelques bracelets en caoutchouc provenant de vieilles chambres à air du garage Pierron.

La partie se déroulait avec acharnement sur le sol couvert de gravier qui décapait vite nos genoux. Faisant fi du règlement, il suffisait par tous les moyens de catapulter de main en main le "ballon" chez l'adversaire malgré son opposition. Après avoir distribué ou reçu quelques coups de poings ou de coudes, chacun reprenait ses esprits, récupérait son béret. Puis, nous nous séparions fiers d'avoir défendu nos couleurs.

Pour financer mes emplettes, berles et autres élastiques carrés de fronde, je devais prélever quelques pièces de monnaie sur mon maigre argent de poche, renouvelé chaque dimanche en vue de l'achat du gâteau à la pâtisserie Mille-pied, en me rendant à la messe. Un chou à la crème ou un éclair coutait alors 10 sous, mais préférant la quantité à la finesse, je choisissais, pour 7 sous, une part d'alise, sorte de pain au lait parsemé d'anis.

Tout en dégustant cette friandise, je m'arrêtai en compagnie des copains, sur la place du marché devant le stand du camelot auvergnat qui revêtu de son habit régional, venait de temps en temps vendre des couteaux. Au son de sa vielle à roue, agrémenté de quelques histoires grivoises, il attirait les chalands. Il proposait pour 10 francs une collection de 5 couteaux de poche de différentes grandeurs, avec en prime une pierre à aiguiser. Pour démontrer l'efficacité de celle-ci, il affutait une lame de faux qui projetait une gerbe d'étincelles à chaque frottement de la pierre sur le métal. Et pour impressionner un peu l'assistance, il en profitait pour enflammer sur ce faisceau étincelant une coupure de journal. Pendant le boniment, son assistante enjôleuse et charmante montrait au public des gravures des ateliers de la coutellerie de Thiers. Certaines commères observatrices ou jalouses avaient remarqué qu'il changeait de compagne à chaque voyage !

Contrairement à la matinée consensuelle du jeudi qui réunissait l'ensemble des petits bourquais sur la place du

district, les autres jours, chaque clan restait dans son fief. Aucun gamin du port ne se serait risqué à provoquer aux berles «ceux d'en haut» et vice versa.

Le libre passage hors frontière était toutefois admis pour les commissions que l'on faisait pour la famille. Le cabas à provisions avait valeur de "passe-ville", la plupart des commerces étant installés dans la grand-rue et la cruche celle de "passe-port" pour s'approvisionner à la fontaine.

La fontaine était donc le lieu le plus fréquenté de la ville. Pendant le remplissage de l'arrosoir, du seau ou de la cruche, nous y échangions quelques nouvelles de fraiche date.

Pour des informations plus générales, nous devions nous rapprocher du lavoir en se frayant un passage au milieu des brouettes et baquets de linge. En s'attardant un moment, nous allions capter toutes les nouvelles locales, régionales, voire nationales, clamées à haute voix et sortant pêle-mêle des baies en demi lunes dentelant le pourtour du bâtiment. C'est qu'on y parlait haut et ferme, chaque lavandière défendant avec conviction ses arguments et si elles se passaient quelquefois le savon pour remplacer celui qui ayant glissé des doigts de la voisine s'était perdu dans le fond du bassin, elles se passaient aussi de bons savons pour de multiples raisons.

Tout à côté, le bassin à chevaux abandonné peu à peu par ses pensionnaires faisait déjà grise mine. Cette désaffection fit le bonheur des jeunes adolescents que nous étions

devenus. À la recherche d'un plan d'eau pour apprendre à nager, nous décidâmes de l'annexer pour en faire une demi-piscine suffisamment grande pour y risquer quelques brasses. Aussitôt dit, aussitôt fait, nous entreprîmes son nettoyage après avoir lâché l'eau en soulevant le clapet de vidange. De mémoire de jeunes du port, jamais autant de zèle et d'application n'avaient été apportés à pareille tâche.

Souvenirs de monsieur Yves Schevappe, enfant du port de Bourg, né en 1920 et décédé en 2013. Ce texte est issu des *Cahiers du Vitrezaïs* numero 95 publié en 2002

Ce texte a été lu par Amaya Fort, avec un accompagnement musical de Béri Mersic.

Photographies de Philippe Castex, extraites de l'exposition "Bourg avant/après".

## Une découverte majeure en Gironde, le fonds du carrossier Bellion, archives et matériels

La découverte de l'entreprise de carrosserie Bellion est liée à l'histoire du musée de la voiture à cheval.

Ce musée municipal, qui bénéficie d'une appellation Musée de France, est situé dans le parc de la citadelle, à Bourg dans le département de la Gironde. De la forteresse militaire, il reste les vestiges souterrains et il est difficile pour le visiteur non averti d'imaginer une place forte datant du XIII<sup>e</sup> siècle quand se déploie sous ses yeux un cadre qui rappelle plutôt le XVIII<sup>e</sup> siècle avec sa chartreuse et ses jardins à la française.

Le musée quant à lui ouvre ses portes le 1<sup>er</sup> avril 1995. Il est installé dans les anciens chais du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ont été agrandis et aménagés pour l'occasion. Les voitures exposées dans le musée sont essentiellement régionales. Elles ont toutes été soit fabriquées, soit utilisées en Aquitaine entre le XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle.

L'une des particularités du musée de la voiture à cheval vient de ce que les collections ne sont pas documentées. On remarque cependant, sur les bouchons des essieux de certaines voitures, la signature ou le nom du carrossier ainsi que la ville où il exerce sa profession.

À partir de ces inscriptions récoltées sur les véhicules, en 1999, un programme de recherche est mis en place. La recherche est menée aux services des archives municipales de Bordeaux ainsi qu'aux archives départementales de Gironde. En effet, pour une collection composée actuellement de quarante-cinq voitures hippomobiles, nous comptons treize carrossiers bordelais, deux carrossiers de Blaye, deux de Libourne et un de Gauriac, dans le canton de Bourg.

Parmi eux, nous trouvons Guillemot qui a réalisé un demi-tonneau exposé aujourd'hui au musée. Il travaillait rue du château d'eau à Bordeaux, entre 1900 et 1935. Le sellier carrossier Desjacques, de Libourne est également représenté sur le musée. Ce sont là deux carrossiers de province méconnue, mais qui ont toute leur importance dans le déroulé de cette publication.

## Le programme de recherches

L'étude va porter dans un premier temps sur les annuaires du sud-ouest, afin de dater non pas les voitures, mais plutôt les entreprises qui les ont construites. La datation des entreprises sera cependant approximative. Chacun peut créer sa société à une date donnée et ne vouloir figurer dans l'annuaire que quelques années plus tard. Cependant, cela permet dans un premier temps de délimiter précisément la chronologie de ces sociétés. Par la suite, la recherche pourra être affinée.

Les annuaires du sud-ouest sont patiemment consultés année après année. Je me suis attachée à savoir si mes carrossiers ont passé les affres de la première, puis de la

seconde guerre mondiale. Certains continueront à travailler jusqu'après 1955. Je réalise alors que ce patrimoine, sur l'échelle du temps, est très proche de nous. Aussi, je décide, de noter sans distinction, tous les noms des carrossiers, charrons, forgerons, selliers, bourreliers... pour les villes de Bordeaux, Libourne et pour le canton de Bourg. Puis, le soir lorsque je rentre chez moi, je téléphone à toutes les personnes qui portent ces mêmes noms dans ces mêmes villes pour savoir si par hasard, elles ne descendaient pas d'une famille de charron, forgeron ou autre...

C'est ainsi que sur Libourne, je contacte Michel Bellion, qui m'avoue tout naturellement, descendre d'une famille de charron. Il vit encore dans la maison de famille et possède toujours la forge en état de marche. Il m'invite à venir chez lui et me montre, dès mon arrivée, un catalogue présentant des voitures hippomobiles, mais je n'imagine pas alors, la somme de documents propres à cette entreprise classés dans un coin de la maison. Je suis tellement plus habituée à rencontrer des personnes attachées aux objets plutôt qu'aux archives.

De plus, je n'avais jamais vu de forge auparavant et comme je me montre intéressée par cet outil il le fera fonctionner en actionnant le soufflet dans cet atelier où tout est resté en place depuis la fermeture de l'entreprise en 1970.

Lors de nos divers échanges, Michel Bellion montre un attachement presque viscéral à ce qui représente ses racines. Plus tard, je me contenterai de lui dire que si sa famille ne se montre pas intéressée par ce patrimoine ou si plus grave encore parce que plus douloureux, elle ne peut pas

conserver ce fonds, il pourra le verser au musée de la voiture à cheval. Mais je n'insiste pas davantage, compte tenu de l'importance que revêt cet atelier familial pour Michel Bellion.

Michel Bellion décède le 28 juin 2011 à l'âge de 77 ans, et dans un petit répertoire, sa fille Michèle trouvera mon prénom ainsi que mon numéro de téléphone. Michèle Bellion, comme son père, est également très attachée à ce patrimoine familial. Pour elle, il est évident qu'il doit être préservé, elle a donc convaincu sa famille de le verser au musée de la voiture à cheval.

Pour mieux appréhender l'atelier, il est nécessaire de posséder quelques repères chronologiques et de comprendre son évolution, ses mutations.

L'atelier Bellion ouvre ses portes en 1874. Les carrossiers travaillent à la construction de voitures hippomobiles. Puis progressivement, ils vont œuvrer à la réalisation de voitures automobiles et de bicyclettes. Petit à petit, l'atelier se reconvertisra en entreprise de menuiserie qui fermera ses portes en 1970, date de la fin d'activité de la société Bellion.

Après le décès de Michel Bellion, la maison ne sera pas conservée par la famille et Michèle Bellion, sa fille, souhaite la vider ainsi que l'atelier avant de vendre le tout. Il faut récupérer d'une part, la forge, d'autre part les outils et enfin la documentation.

## Collecte de données

Sur le terrain, accompagnée de Philippe Pinier, mon collègue, ainsi que de deux bénévoles, Angelina Jacquin et

Gilles Robert, nous commençons par effectuer des clichés photographiques des parties qui nous semblent importantes ainsi que des détails y compris ceux qui nous apparaissent comme étant les plus insignifiants. Après la vente du bâtiment, nous n'aurons plus l'occasion de revenir ; tout sera entièrement démonté, l'atelier sera totalement vidé. Il nous faut par conséquent être le plus exhaustifs possible.

Pour cette collecte, il va être nécessaire de nous projeter dans le futur. Puisque nous sommes sur un musée de France, nous sommes passés devant la commission interrégionale d'acquisition en proposant une liste d'objets à inscrire sur l'inventaire ainsi qu'une liste d'objets d'étude. Il faut également penser à travailler sur un projet scientifique et culturel pour, assurer d'une part la conservation, mais également la diffusion auprès du public : « Qu'allons-nous faire de ce patrimoine ? » est la question que nous devons nous poser en amont.

Nous nous sommes interrogés également sur le fonctionnement de la forge. Visuellement, nous trouvons un foyer sous une hotte. Sur le côté gauche trône un imposant soufflet. Pour la construction du foyer, nous notons la présence de briques réfractaires posées sur un squelette de métal, le tout entièrement recouvert de plâtre. Nous nous sommes évertués à vider le foyer pour en découvrir les éléments constitutifs. Ainsi, sous la cendre nous remarquons un lit de sable utilisé sans doute pour son inertie thermique.

En dégageant l'intérieur du foyer, nous avons retrouvé sur le côté gauche la tuyère branchée au soufflet. Cependant, sur le côté droit, nous remarquons la présence d'une deuxième tuyère. En prenant un peu de recul, nous repérons les



Foyer et sa tuyère (photo Gilles Robert et Angelina Jacquin)

traces d'une hotte plus ancienne qui devait être de forme pyramidale. D'autre part, il y a près de cette hotte des points d'ancrage pour un second soufflet. Nous avons retrouvé également dans l'atelier le berceau d'un soufflet plus petit.

Dans l'art du serrurier, rédigé en 1826 par Hoyau<sup>(1)</sup>, la forge décrite comme idéale, possède deux soufflets, un petit qui permet de porter au feu de petits éléments et un plus important pour travailler sur des objets plus volumineux ; il est également possible de relier les deux soufflets sur une même tuyère pour forger des objets de grand volume.

<sup>(1)</sup> MM Bury, architecte, et Hoyau, ingénieur mécanicien, Abrégé de l'Art du Serrurier, in *Modèles de Serrurerie, choisis parmi ce que Paris offre de plus remarquable sous le Rapport de la Forme, de la Décoration et de la Sureté; accompagnés des Détails qui doivent en faciliter l'exécution* Bance Ainé, éditeur, Paris, 1826, p. 2 et 3.

Le soufflet est à deux vents, ce qui est plus pertinent pour le forgeron, car le souffle est continu, permettant de maintenir le fer à température haute et constante.

Puis nous nous attachons lors du démontage de la forge à effectuer des relevés métrés afin d'en retenir ses caractéristiques, les divers points d'ancrage nous permettront, éventuellement de reproduire cet espace dans le cadre du musée.

Parmi les éléments de la forge, l'enclume de 156 kilos, achetée en 1904, provient des entreprises Henri Gallinié et successeurs de Bordeaux.

Durant nos manipulations, nous nous apercevons rapidement qu'il va nous falloir faire du tri, puisque parmi les outils en lien avec la profession, nous trouvons également des objets sans rapport avec la carrosserie. En effet, on peut imaginer que depuis 1970, le lieu a servi d'espace de stockage à la famille.



Les outils dans l'atelier lors de leur découverte (photo Gilles Robert et Angelina Jacquin)

Parmi les outils, nous inventorions entre autres des étampes et contre-étampes qui servent à donner des formes particulières au fer. Nous avons également repéré les clefs de charron qui servent à démonter les roues des voitures, les pinces et tous les outils se rapportant au métier de carrossier, encore présents dans l'atelier.

Parmi les accessoires, nous découvrons, des poignées et contre poignées de porte, des boutons de diverses couleurs pour capitonner les sièges, des boulons à quatre pans, des plaques avec les marques du fabriquant, un essieu patent à graisse avec boites et écrou, un essieu patent à huile signé "655 Binder à Paris" avec boites et chapeaux, un moyeu en cours de réalisation, une roue en bois réalisée par un apprenti, des œillets, des contre-œillets et autres petits objets de garniture dans leurs boîtes d'origine rangées dans des casiers créés à cet effet. Cet atelier, respecté par Michel Bellion jusque dans son organisation, nous semble suspendu dans le temps.

Le fonds documentaire, quant à lui, concerne les voitures hippomobiles ainsi que les voitures automobiles. Nous avons décidé de ne pas scinder ce fonds pour respecter la continuité de l'atelier. Une autre partie concerne également la menuiserie. Ces documents qui n'intéressent pas directement le musée seront versés au service des archives départementales de Gironde.

Le fonds Bellion est essentiellement constitué de correspondances, de catalogues, de facturiers d'entreprise, de carnets de commandes clients et de la liste nominative des six employés qui se sont succédé sur l'atelier.



Demi-tonneau carrossé par Guillemot à Bordeaux. Musée de la voiture à cheval de Bourg (photo Gilles Robert et Angelina Jacquin)

Dans les registres de correspondances dont voici deux extraits, nous retrouvons Guillemot, carrossier à Bordeaux, dont un demi-tonneau est exposé au musée de la voiture à cheval de Bourg. Il écrit à Bellion carrossier à Libourne, le 5 mai 1902 :

«Avec la meilleure volonté, je ne puis vous satisfaire.  
J'ai envoyé votre carte postale au forgeron, car la calèche n'est plus à moi. Il m'a répondu que la caisse de l'omnibus était faite, mais je crois que si vous lui écrivez, vous pourrez réussir à lui acheter la caisse, car il la démolira et il serait plus favorable qu'il vous la vende.

Je vous donne son adresse.

M. Fort, forgeron, rue de Kater N° 18 Bordeaux.  
Et si vous venez me voir à Bordeaux et je vous mènerai chez lui. Je suis toujours prêt à vendre le coupé Binder.»

Dans un second courrier, Guillemot écrit à Bellion, le 13 mai 1902 :

«Si vous voulez acheter la caisse de la calèche, elle est chez le forgeron depuis aujourd'hui.  
Je leur ai donné votre lettre, je crois qu'ils veulent 80 frs de la caisse, avec le siège et les marchepieds.

Je crois que vous ferez mieux de venir et au sure moi [sic] je ferais mon possible pour vous la faire laisser le meilleur marché et je vous vendrais le vieux train qui est chez moi ou l'on pourra y adapter la caisse pour la conduire par route.»

Ces courriers sont intéressants, car ils donnent à réfléchir sur l'authenticité des voitures que nous avons dans nos collections tant privées que publiques. La construction des voitures s'inscrit dans une démarche dans laquelle les carrossiers recyclent parfois les véhicules de leurs confrères.

Les échanges favorisent l'enrichissement de nos connaissances sur certaines pièces de nos collections. C'est le cas aujourd'hui pour le musée de la voiture à cheval puisqu'au moins deux carrossiers, Guillemot et Desjacques, dont des voitures font partie des collections du musée, sont cités dans ces correspondances.

Il est également judicieux d'énumérer la quantité de registres et les périodes couvertes, qui vont nous donner des pistes pour les futures recherches. Dans le détail, nous comptons cinq registres de correspondances, allant de 1880 à 1919. Parmi la documentation, divers catalogues ou publicités fournisseurs s'étalent de 1913 à 1934, alors que cinq livres de comptes paiements des fournisseurs vont de 1883 à 1937. Les vingt-deux registres facturiers sont ouverts en 1880 et sont clos en 1934. Les quatre registres de commandes débutent avec l'ouverture de l'atelier en 1874, la dernière année mentionnée est 1931. Dans le fonds documentaire, nous recensons un répertoire client, mais également des papiers relatifs à la gestion du ménage Bellion entre 1883 et 1952.

Nous constatons quelques manques dans ce fonds ; cependant, son inventaire précis nous permettra de comprendre pour certaines périodes le mode de fonctionnement d'une société de carrosserie provinciale. Notamment, les facturiers nous donnent des indications sur les échanges et le rayonnement géographique de la société Bellion avec d'autres fournisseurs. C'est en Normandie qu'il va, par exemple, se procurer les tissus, les couleurs et les vernis. Le verre à vitre ainsi que le combustible sont commandés à Bordeaux. Il commande aussi à Paris des éléments de carrosserie tels que ceux que nous avons énumérés dans la liste d'objets mentionnée un peu plus haut. Cela peut paraître anecdotique, mais les papiers relatifs à la gestion du ménage permettent d'aborder la vie quotidienne ainsi que ses changements durant les deux grandes guerres pour cette famille provinciale, mais pour autant citadine.

D'autre part, ce fonds documentaire a une importance qui dépasse le cadre du musée municipal de Bourg et qui devrait favoriser l'enrichissement des collections du musée national de la voiture et du tourisme à Compiègne. En effet, ce musée possède dans ses collections une voiture carrossée par Bellion. Il s'agit de la voiture d'un dentiste ambulant inventeur de l'eau galvanique qui se nomme Sorino. Ainsi, la consultation du répertoire clients ainsi que des registres de commandes qui couvre une période allant de 1874 à 1931 nous permettra peut-être de dater plus précisément ce véhicule.

## Conclusion

Cette découverte a toute son importance pour le musée de la voiture à cheval de Bourg, car elle participe non seulement à l'enrichissement du fonds documentaire, mais également matériel de ce dernier. Elle est en adéquation avec la thématique du musée qui présente des voitures hippomobiles régionales, datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Elle ouvre de nouvelles perspectives pour la recherche concernant ces carrossiers de province. Ces derniers peu connus sont peu étudiés ; ils figurent pourtant dans nos collections, comme au musée national de la voiture et du tourisme de Compiègne, et ont, de par les exigences de leurs commanditaires, participé à l'évolution technique dans la construction des voitures. C'est une opportunité pour le musée de Bourg puisqu'elle peut également influer efficacement sur la présentation de ses collections.

Le petit matériel inscrit dans la liste d'objets d'étude pourra être utilisé diversement étant donné que toute la collecte des informations sur le terrain a été soignée dans le but d'ouvrir un large panel d'actions sur le musée, si cela s'avérait pertinent.

De ce fait, la Direction régionale des Affaires culturelles Aquitaine attend la rédaction d'un projet scientifique et culturel afin d'élaborer et de proposer diverses actions sur le musée à partir du fonds du carrossier Bellion.

**Sylvie Termignon**

Directrice du musée de la voiture à cheval, Bourg



Sorino : dentiste ambulant inventeur de l'eau galvanique, musée national de la voiture et du tourisme à Compiègne (photo Patrick Magnaudet)

## Émile Couzinet, un réalisateur bien bourquais

Ce serait une galéjade girondine d'affirmer que dès les années 1930 finissantes, Bordeaux n'avait rien à envier à Hollywood ! Pourtant, Bordeaux n'avait véritablement rien à envier à Hollywood avec Émile Couzinet ! Ce fut bel et bien un petit empire qu'Émile Couzinet a créé à partir de 1937 entre Royan et Bordeaux, axe passant par Bourg, où il était né en 1896.

Émile Couzinet était un homme original et aventureux au sens le plus vaillant du terme. Si les titres des films qu'il a produits en avouent, en quelque sorte, la nature et le niveau des ambitions (du franchouillard tiré souvent de pièces de boulevard où les gags sont souvent téléphonés sans craindre la vulgarité et les dialogues empruntés à l'almanach Ver-mot), il est stupéfiant de se rappeler des artistes dont Couzinet avait repéré les talents, à l'aube de carrière par la suite remarquable : il suffit de citer Alida Rouffe, Charpin, Gaby Morlat, Pierre Dac, Larquey, José Luccioni...

Mais qui est vraiment Émile Couzinet et quels sont ses liens avec Bourg ?



Couzinet [en haut à gauche] et ses amis bourquais, dans les années 1920  
 (Coll. Michel Boyries)

Émile Couzinet est né le 12 novembre 1896 à Bourg. Il est descendant d'une lignée d'aubergistes et de cabaretier, il exerça lui-même cette profession avant de s'attaquer au cinéma. Il fut producteur, distributeur de films, scénariste, dialoguiste, réalisateur, exploitant de salles qu'il concevait

et décorait lui-même. Durant de longues années, il présida la Société des casinos de Royan, et il fut pendant 25 ans conseiller municipal à Royan. Il fut également président de la Fédération nationale des cinémas français.

Chez les Couzinet, les racines girondines ne sont pas très anciennes. Pierre, l'aïeul, est arrivé au début des années 1830 avec sa femme et leurs deux fils. La famille venait des montagnes de l'Ariège. Devenus charretiers à Bourg, le père comme le fils sont réputés pour ne pas être faciles à vivre et quelque peu portés sur la bouteille... Le commissaire de police a dû plusieurs fois se rendre dans la maison de la rue de l'Amiral Besson pour leur remonter les bretelles. Gabriel, le père d'Émile, devint menuisier.

En 1895, un an avant la naissance d'Émile, le cinéma des frères Lumière était créé. À Bourg, on tendait un drap blanc dans un hangar sombre. C'est en mars 1902, au cours d'une séance de l'Amicale laïque de Bourg, qu'il a vu pour la première fois la projection d'un film. Couzinet raconte : « J'en avais bien entendu parlé par des conversations ou des revues. Cette invention merveilleuse représentait des personnes animées dans leur vie courante, mais dans les campagnes, aucune démonstration n'avait encore été faite. » À 15 ans, il devient projectionniste ambulant, il lui faut acheter les bobines et les rentabiliser au maximum jusqu'à ce qu'elles deviennent presque illisibles.

Émile grandit. Survint 1914 et la guerre. Couzinet est mobilisé début août. Il reviendra sain et sauf, contrairement à son cousin André, de deux ans son cadet, qui va mourir le 7 juillet 1915 près de Verdun et dont le nom est inscrit sur le Monument aux morts de Bourg.

En 1919, Couzinet sollicite auprès de la ville de Saintes la location du théâtre municipal. À 22 ans, il est prêt à renverser les montagnes. Il obtient l'exploitation du théâtre et de sa très rentable buvette. L'objectif est de faire jouer de l'opéra, de l'opérette, de l'opéra-comique, du drame, de la tragédie... Dans le contrat, il s'engage à installer l'électricité à ses frais. Mais il s'aperçoit qu'il s'est trompé, rompt le contrat et quitte la région pour le bassin d'Arcachon où il rencontre Marie Dubernet qu'il épouse le 20 août 1920 à Arcachon. Elle meurt peu de temps après. Lui vient une idée de se lancer comme loueur de films. Il crée une société de distribution qu'il nomme "Burgus films", en hommage à sa ville dont l'emblème, modifié, devient son logo. Le distributeur ne fait pas que récupérer les copies des films, il devient une figure charnière de l'industrie cinématographique. Bonimenteurs de talents, les distributeurs sont appréciés de tous. Il rencontre les exploitants du Sud-Ouest et leur propose son catalogue de films. Le cinéma muet vit ses dernières heures. Le parlant arrive.

Depuis 1931, il est à la tête du prestigieux établissement de Royan des Casinos. Il remet le Casino à neuf et le lieu retrouve son statut d'antan. Cet établissement disposait des locaux à destination de magasins et d'ateliers de décors, vestiges d'une époque passée. Il décida en 1937 de transformer et d agrandir ces magasins pour en faire "Les studios de la Côte de Beauté". Ils comportaient trois plateaux, dont un de 500 m<sup>2</sup>, ainsi qu'un étage de loges et de bureaux.

Alors que le cinéma hésite entre un destin artistique et une réalité industrielle, Couzinet choisit son camp : « La réussite d'un film se juge à ses recettes », répond-il aux critiques qui vont systématiquement l'étrier.

Après la saison estivale de 1938, il décidait de tourner son premier film, "Le club des fadas" avec en vedette Charpin et la plupart des artistes marseillais de Pagnol : Robert Vattier, Dullac, Alida Rouffe... Les techniciens étaient recrutés à Paris et le gros matériel d'éclairage et les caméras étaient en location. Le film n'était pas un succès commercial, mais le premier pas était franchi. Les Studios avaient montré leurs possibilités et un embryon de personnel est formé.

En 1939, Couzinet tourne son 2<sup>e</sup> film nommé « L'intrigante », d'après une pièce de théâtre d'un auteur bordelais. Le film est presque achevé au moment du début de la guerre. Il sort durant la guerre et connaît un petit succès. Il marque les vrais débuts de Couzinet et la fin des Studios de Royan. Cette ville est occupée par les Allemands qui ont réquisitionné les Studios pour en faire leurs magasins généraux. Couzinet ne veut pas rester inactif. Grâce aux femmes des employés faits prisonniers, ses cinémas tournent, à l'exception du Rex à Bordeaux. À Royan, il transforme les grandes salles du Casino en studios de fortune. Il tourne "Andorra ou les hommes d'Airan" en Andorre. C'est un gros succès populaire et 50 semaines d'exclusivité à l'Intendance à Bordeaux. En 1942, Burgus films produit "Le brigand gentilhomme", d'après le roman d'Alexandre Dumas. Le 5 janvier 1945, Royan est rasé par un bombardement anglais.

Couzinet veut s'investir dans la reconstruction de la ville dont il est conseiller municipal depuis 1932, mais il s'aperçoit vite que ça va durer des années. Il décide de construire de vrais studios modernes à Bordeaux, sur les terrains du château Tauzin qu'il achète. Le chantier se termine en un

temps record grâce aux charpentes récupérées à Royan. Trois plateaux sont construits ainsi que des ateliers, magasins de décors et mobilier, salle de vision et de montage. Un restaurant est installé au rez-de-chaussée du château qui accueillait artistes et techniciens. On mange bien chez Couzinet, c'est la meilleure cantine de la profession. Ça compense parce qu'en ce qui concerne la qualité des films, ça reste du navet.

Avec un sens de marketing qui laisse pantois les Américains qui envahissent le marché, il sent le besoin qu'ont les gens de se détendre et leur propose un magnifique slogan : «On y rit, on ira». Et on y va!

Couzinet achète les droits de la pièce «Hyménée» et débute le tournage en août 1946. Un gros effort est fait pour doter ces nouveaux studios du matériel nécessaire : projecteurs, caméras, camions de son, travelling, moviola. Les Studios de la Côte d'Argent sont opérationnels en 1946. L'activité ne cesse de croître au fil des années. Couzinet s'affirme comme producteur et metteur en scène. Il participe aussi au montage de ses films. En 1951, il tourne trois films. On peut citer quelques titres : "Colomba", "Le bout de la route", "Un trou dans le mur", "Trois marins dans un couvent" avec Larquet et Duvalles.

En 1950, il achète les droits de la pièce à succès "Le don d'Adèle" qu'il met en scène avec Lilo, Charles Deschamps, Marguerite Pierry et Robert Lamoureux dont c'était le premier film.

Puis vint "Buridan, héros de la Tour de Nesle", tourné au château fort de Bonaguil en Lot-et-Garonne. Puis

"Ce coquin d'Anatole" qui offre un grand rôle à Daniel Sorano. Puis "Trois vieilles filles en folies", "Le curé de Saint-Amour", "Trois jours de bringue à Paris", "Quand te tues-tu?", « Le congrès des belles-mères ». On y retrouvait Larquey, Jean Tissier, Raymond Cordy, Alice Tissot, Pierre Dac et Jean Carmet. Quant aux techniciens, ils étaient surpris de la qualité du personnel des studios, des chefs électriques ou machinistes, menuisiers et peintres. Aucune grève en 18 ans, ils étaient employés à l'année et dans les périodes creuses entre deux tournages, ils s'occupaient à la modernisation et la rénovation des salles du circuit de distribution. Il avait aussi le souci d'engager le plus possible des artistes bordelais. Le Grand Théâtre lui a fourni de nombreux seconds rôles, de même que les Tournées Tichadel.

À la fin des années 1950, les tournages de films pour Burgus films sont alternés avec des locations des studios à des producteurs parisiens. Couzinet utilise le cinémascope pour tourner "Quai des illusions". Le cinéma change. La Nouvelle Vague tend à ringardiser ces histoires de cocufiages, de troufions et de belles-mères. Les affluences baissent.

En 1962 est réalisé le dernier film de Burgus, "Césarin ou l'étroit mousquetaire" avec Pierre Repp. C'est une réalisation très pittoresque à Bourg où il aimait tourner les extérieurs. C'est un bide. Il avait entrepris le tournage d'un film sur les cathares, car il était un grand amateur d'histoire. Les repérages commençaient lorsque Couzinet était frappé d'une attaque et mourut en quelques jours en octobre 1964. Il est enterré dans le caveau de famille, au cimetière de Bourg, sous une simple plaque : "Famille Couzinet".

Couzinet est né en même temps que le cinéma et il en a vécu la croissance dans tous les domaines, en chasseur d'images puisqu'il a fait de l'actualité bordelaise en pionnier, puis en distributeur de films pour de grandes compagnies avec des méthodes très originales pour l'époque.

Il dota Bordeaux de grandes et belles salles décentralisées, le Luxor et le Rex, en concurrence avec des salles nommées le Florida et le Tivoli.

Pour couronner le tout, Émile Couzinet était producteur, metteur en scène, et propriétaire de ses studios. Il a été un patron entreprenant, créateur d'emplois et d'équipes qui l'ont suivi constamment, permettant l'évolution d'un cinéma décentralisé et viable. Ses dernières années ont été perturbées par des ennuis avec le maire de Royan. Ces procès influèrent sur le mauvais état de santé de l'homme de 67 ans.

Près de 60 ans après sa mort, il reste une œuvre franchouillarde qui peut faire déclencher encore quelques rires du public. «On y rit, on ira» !

**Christophe Meynard**



Couzinet utilise le cinémascope pour tourner "Quai des illusions".  
(Coll. mairie de Bourg)

## La pêche à Bourg au xx<sup>e</sup> siècle

Bourg, située sur les rives de la Dordogne, a naturellement une partie de ses habitants qui ont tiré leurs revenus de la rivière. Nous allons nous intéresser plus particulièrement aux pêcheurs.



1954, des pêcheurs de créac au chenal de Bourg (coll. particulière)

Différentes catégories de pêcheurs cohabitent

Les professionnels sont des inscrits maritimes et ont un rôle. Ce sont souvent des marins retraités qui reprennent une activité.

Les amateurs ont le choix entre une licence au filet dérivant, une licence “petite pêche bateau avec carrelet”, une licence anguille ou une licence carrelet.

Les pêcheurs viticulteurs sont les propriétaires dont la superficie de leur vignoble (en dessous de 2 ou 3 hectares) ne leur permet pas d'en vivre. Ils dépendaient du ministère de l'Agriculture et de la mer. Ils pouvaient obtenir une licence au filet dérivant.

Les pêcheurs professionnels, au début du xx<sup>e</sup> siècle, sont environ une dizaine, répartis au port de Bourg, à Camillac et au Pain de sucre. Ils n'ont pas de moteur et sont obligés d'avoir un matelot pour ramer lorsqu'ils mettent le filet à l'eau. Monsieur Barbe estimait qu'il y avait eu jusqu'à une trentaine de pêcheurs professionnels. À la fin du siècle, il n'y en a qu'un au port et un au Pain de sucre.



1940, Léo Seguin et Adrien Cazaubieilh avec 10 petits créacs.  
(coll. particulière)

Leurs bateaux sont des yolets, des canots, des filadières ou des pibalots. Leurs noms sont restés dans nos mémoires. Il y avait : la *Gracieuse*, l'*Arrogante*, la *Ville de Bourg*, le *Jazz-band*, la *Bleue France et Russie*, le *Souvenir*, et la *Léonie*. Plus tard l'*Hirondelle*, l'*Aiglon* et l'*Épervier* ont sillonné la Dordogne. Les familles Saturny, Magot, Villegente, Sanguigne, Cazaubieilh, Berteau, Barbe, Chaudet sont les plus nombreux de tous ces professionnels.

Toutes catégories confondues, en 1960, ils sont une cinquantaine.



Vers 1950, pêche au créac au port de Bourg  
Joseph Estaria – Clovis Daney – Anselme Sanguigne  
(coll. Claudette Teyssandier)



Port du Pain de Sucre, Pierrot Lorente  
(coll. particulière)

Ci-dessous  
Les derniers pêcheurs amateurs de Bourg  
(photos F. Civray)



## Les constructeurs de bateaux sont sur place

À Bourg le chantier naval David, installé au pied de la citadelle à l'emplacement actuel de la piscine, construit des yoles, des filadières et des gabares. La filadière *Souvenir*, amarrée au ponton de Bourg, est l'un des derniers bateaux construits par ce chantier en 1911 et pêche toujours en 2022.

Un autre chantier naval, à Saint-Seurin-de-Bourg, le chantier Colin-Tabanou, construit aussi des yoles, des filadières et des gabares. Il employait 15 personnes. Tous ces bateaux étaient en acacia, acajou, iroko ou chêne.

Plus tard le chantier Léglise, à Bayon, et son successeur Raymond Descorps ont construit des yoles.

Pour le gréement, les pêcheurs faisaient confiance au chantier Cordes.

Pour les filets, ils s'adressaient à Libourne chez monsieur Despagne, ou chez monsieur Larrieu, à Bordeaux. Les filets étaient en lin, en coton jusqu'en 1935, puis en nylon. Les



Séchage des filets en coton sur des paleyres (coll. particulière)



Ci-dessus  
La filadière *Souvenir* (1911) avec  
son gréement des chantiers David  
(photo Alain Schamp)



Ci-contre  
La yole *Lucine* (1980) des chantiers  
Descorps (photo F. Civray)



Ramendage d'un filet en crin sur paleyres (photo F. Civray)

filets en crin ont révolutionné la pêche vers 1960. Ils permettaient de prendre 10 fois plus de poissons.

Leurs autres engins de pêche étaient de fabrication artisanale : les bourgnes à anguilles faites en osier et les trioulles réalisées avec un cercle de barrique et la toile de jute des sacs de patates pour les pibales ; la toile était un bout de lavaneau pour les chevrettes.

Les bateaux étaient dans des abris appelés conches creusées entre les roseaux dans la rive de la rivière. Une petite estacade leur permettait d'y accéder même à marée basse. Certains amarraient leurs canots au ponton des passagers.



Canot de pêche dans sa conche au port de Bourg (carte postale ancienne)

## Les poissons de la rivière

Ce sont surtout des espèces anadromes : l'Alose, l'Esturgeon, le Saumon. Ils remontent les rivières au printemps pour se reproduire et vivent ensuite en mer. Les espèces catadromes, telle l'Anguille, au cycle biologique inverse, les côtoient.

Les mules se pêchent toute l'année. Certains vivent toute leur vie dans la rivière, d'autres viennent aux beaux jours de la mer, ce sont alors des muges. Ils sont pêchés au filet appelé tirole.

Les gats et gattes sont pêchés au printemps et début de l'été à la tirole.

Les alooses arrivent en avril. Elles sont pêchées avec la bichareyre ou la tirole.

Les lamproies sont là dès le mois mars. Elles se prennent dans le tramail.



Filet tramail en pêche (photo Jean Cazaubieilh)



Mules



Lamproies



La lamproie dans la tirole | Le marin dépente la lamproie | Les lampreies dans le pochot (photos F. Civray)



Les alooses dans la bichareyre (photo F. Civray)

Les saumons sont eux aussi pêchés dans des tramails, mais ils ont disparu vers 1930.

Les esturgeons étaient pêchés au harpon et avec la créaquière. Ils ont commencé à être surpêchés quand les saumons ont disparu.

Les platusses, ou flets, étaient pêchées d'avril à septembre.

Les chevrettes se pêchaient de juin aux premiers froids.

Les ablettes, ou puants, qui nageaient en surface, s'attaquaient à l'épuisette, et cette friture régalait les chats.

Plus rarement on pêchait des carpes.

Les marsouins qui pénétraient dans l'estuaire et remontaient la Dordogne du côté d'Ambès se faisaient harponner.

Pour anecdote, les pêcheurs trouvaient quelquefois dans leurs filets des crabes qu'ils appelaient crabes chinois. Ils emmêlaient tout avec leurs pinces. La seule façon de les sortir du filet était de les écraser.



Les mules dans le carrelet du Souvenir | Pêche au lavaneau derrière la filadière, en plein courant de la Dordogne, pour la chevrette et la friture (photos F. Civray)



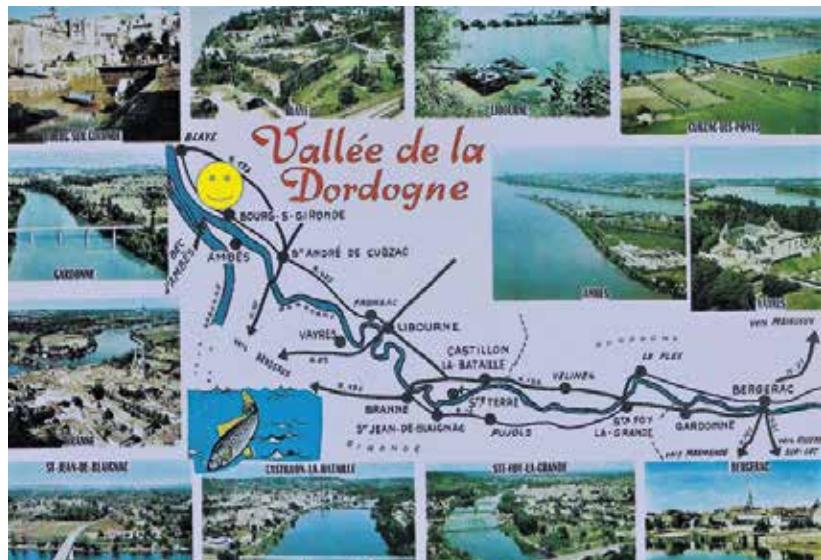
1946, la pêche au Marsouin à la sortie de la guerre (photo Paul Cazaubieilh)



(coll. Michel Boyries)

Certes des espèces ont disparu, mais deux nouvelles ont fait leur apparition : le Silure et, depuis 2018, des aloes hybrides. Elles ont une taille de grosse gatte et les arêtes de celle-ci, mais la chair n'a aucun goût.

## Les zones de pêche



Carte postale ancienne

Elles s'étendent, pour les pêcheurs professionnels, d'une ligne entre les phares du Verdon et de Saint-Georges-de-Didonne, et jusqu'au pont de pierre sur la Garonne et au pont de Libourne sur la Dordogne. Les amateurs ont une zone restreinte qui part de l'alignement du clocher de Bayon avec la pointe du bec d'Ambès, jusqu'au pont de Libourne. Ils peuvent aussi demander un permis pour d'autres zones.

## Les périodes de pêche

Les professionnels peuvent pêcher toute l'année. Les amateurs pêchaient de janvier à juin au filet dérivant avec une période de relève du samedi 18 heures au lundi 6 heures. Au fur et à mesure de la raréfaction des poissons, la période de pêche a diminué, terminant d'abord à fin mai, puis au 15 mai. En 2022 la période de pêche commence le 1<sup>er</sup> février et se termine le 30 avril.

Les filets ont vu eux aussi des restrictions. Ils sont passés de 120 mètres à 80 mètres pour les amateurs. Actuellement ils sont limités à 60 mètres de long et 6 mètres de tombant avec une maille minimum de 36 mm.

## Le calendrier des pêcheurs

À la pleine lune, il y a pleine mer à 18 heures (heure solaire) au bec d'Ambès et les gros d'eaux sont deux jours après. Aux quartiers de lune, il y a pleine mer à midi au bec d'Ambès. Le flot, ou montant, dure 5 heures, et le jusant, ou descendant, 7 heures. Quand la pleine mer étaie à Pauillac, le jusant est formé depuis 2 heures à Royan.

Les fêtes religieuses étant fixées sur la lune, les pêcheurs savaient que la semaine sainte le poisson n'était pas abondant. En effet Pâques est toujours le 1<sup>er</sup> dimanche après la 3<sup>e</sup> lune de l'année ; cela tombe toujours sur de gros coefficients de marée et le poisson reste au fond de l'eau, il ne se déplace pas.

## Les termes spécifiques des pêcheurs.

Lorsqu'on met le filet à l'eau : on donne.

Le temps où le filet pêche dans le courant montant ou descendant : on drive.

Lorsqu'on sort le filet de l'eau : on lève.  
Le fait de sortir les poissons du filet : on dépente.  
Toutes ces opérations, c'est faire un lan.

## Les hypothèses des causes de la raréfaction du poisson.

Elle a commencé avec la construction du barrage de Tuilières, sur la Dordogne, en 1908. En 1930 les saumons n'étaient plus assez nombreux, alors les pêcheurs se sont rabattus sur les esturgeons. Ils les pêchaient au harpon ; leurs filets en lin ou coton n'étaient pas assez résistants et se retrouvaient avec de gros trous à ravauder. Les filets en nylon apparaissent à la fin de la guerre, et les prises augmentent très rapidement. Cela ne devait pas durer, car les petits et gros esturgeons sont pris sans distinction. Or un esturgeon est adulte à 20 ans avec 12 kg de caviar environ. Leur population a vite été décimée.

D'autres barrages, en 1935, 1945 et 1952, ont marqué la fin des saumons et des esturgeons.  
Il faut imaginer les embûches que doivent affronter ces poissons pour se reproduire : 58 barrages sur la Dordogne et ses affluents, dont 10 sur la Dordogne, avec en plus 28 aménagements hydrauliques.

### Les autres causes.

- Les rejets non traités à Bordeaux.
- Les industries à Ambès.
- Les nappes de pétroles qui s'échappent des cuves des pétroliers et se fixent sur les herbes des rives qui crèvent. Or ces herbes sont des réservoirs de nourriture en vers et insectes pour les mules et les platasses.

- Le dragage des sables et graviers pour la centrale de Braud, avec une barge toutes les demi-heures, jour et nuit pendant de nombreux mois. Les frayères ont été détruites.
  - Les sécheresses et le manque d'eau dans les cours d'eau trop chauds et mal oxygénés.
  - L'arrivée des filets en crin encore plus performants a créé une surpêche.
  - Les engrâis et les pesticides des agriculteurs qui finissent dans la rivière.
- La liste est longue.

C'est pour cela qu'en 1960 j'ai compté, un jour de pêche, 43 bateaux entre le bec d'Ambès et l'île de Croûte. En 1999 ne restaient plus que six pêcheurs.



Les carnets de pêche (photos F. Civray)

1926 (Adrien Cazaubieilh)	2014 (Pierre Civray)
S 3 avril : 8 alooses	L 7 avril : 1 lamproie et 2 mules
D 4 avril : 7 alooses	Ma 8 avril : 7 lamproies, 10 mules, 2 gattes
L 5 avril : 3 alooses, 5 gattes	Me 9 avril : 6 gattes, 1 lamproie, 2 mules

Le résultat en est une interdiction totale de la pêche en 1982 pour les esturgeons, et un moratoire pour la pêche des alooses depuis 2008.

## La commercialisation du poisson

Les pêcheurs avaient plusieurs débouchés pour écouler leurs poissons. Bien souvent ils étaient attendus au peyrat par les clients. Des commerçants ambulants, avec charrettes à bras, sillonnaient les rues. D'autres, avec charrettes tirées par des animaux, allaient dans les campagnes et ameutaient les clients au son d'une corne de brume. Lorsque les restaurants et la population locale ne pouvaient plus absorber toute la pêche, les bateaux allaient au bec d'Ambès où un sloop les attendait pour amener les poissons à Bordeaux. Le marché des Capucins se chargeait de la vente. En 1935, un camion a remplacé les charrettes dans les campagnes. Vers 1920, les amateurs de caviar ont développé la conserve des œufs d'Esturgeon. Avant, ils étaient donnés aux poules et cochons tant leur valeur était dérisoire. La maison Prunier se chargeait de la vente. Trois familles préparaient les œufs à Bourg : Saturny , Daney, Magot.

En 1905, mon grand-père se lamentait du prix payé à sa mère pour l'expédition d'une femelle créac de près de 200 kg avec environ 30 kg de caviar, par train à Bordeaux : 5 francs.

En 1930 le caviar valait 2 francs le kilogramme.

Le prix moyen des poissons en 1979 :

- alose : 12 à 15 francs ;
- lamproie : 30 à 40 francs ;
- anguille : 15 à 20 francs ;
- chevrettes : 20 à 22 francs.

Il n'existe pas de statistiques des prises de poissons à Bourg. Une évaluation des prises pour la Gironde est de

9 tonnes d'esturgeons en 1950, de 3,7 tonnes en 1964, et 650 kg en 1974. Pour le caviar : 1,1 tonne en 1962 et seulement 25 kg en 1965.

## Les recettes.

Le créac se cuisine en tranches à la poêle. Il a le goût du veau.

L'aloise : sur le grill en tranches entre deux feuilles de laurier.  
La gatte : en conserve avec un peu de vin blanc pour ramollir les arêtes.

Les anguilles : sautées à la poêle à l'ail et au persil.

Les mules : sur le grill avec une sauce verte, ou bouillies avec une sauce mayonnaise.

Les chevrettes : plongées dans l'eau bouillante très salée sont aromatisées au fenouil sauvage qui poussait le long des routes.

Les lamproies : en sauce au vin rouge, avec les légumes qui subsistaient à la fin de l'hiver (poireaux, carotte) et raisins secs ou pruneaux.



Gattes

Lamproie

(photo F. Civray)

Et pour finir les repas, le fromage de Hollande, nommé à Bourg “croûte-rouge”, c’était le plus consommé. En effet, Ferdinand Cazaubieilh mon arrière-grand-père avec sa “gabarote”, ou sloop, faisait commerce des fruits et du vin jusqu’en Angleterre et aux Pays-Bas. Il récoltait aussi auprès des petits viticulteurs la lie de vin en fond de cale. Rien ne se perdait, et la livrait aux Pays-Bas où elle contribuait à former la croûte du fromage.

Il ramenait ce fromage en Aquitaine dans les fûts de vin, le voyage lui permettait de prendre un goût particulier, qui le différenciait de son fromage d’origine l’édam, qui attisait la convoitise... et accompagnait parfaitement les Côtes de Bourg.

**Françoise Civray**



La gabarote *Adrien-Marie*, le bateau de Ferdinand Cazaubieilh  
(photo F. Civray)

## Conclusion

Journée bourquaise qui nous a permis de partager et d'aborder des sujets divers et variés sur cette commune lors des conférences le matin, et la visite l'après-midi sous la conduite de Paméla Macouillard.

Journée conviviale et enrichissante grâce aux intervenants que nous remercions.

La mairie nous a permis de réaliser cette rencontre.

Remerciements également à Didier Gontier qui nous a ouvert la maison des vins de Bourg.

Ce 2 avril 2022 restera dans nos mémoires, dans l'attente d'une nouvelle escapade.

**Jacques Castera et Fabienne Sarrazin**  
Coordonnateurs des journées “Éscapades”

